

Michelet, machines, machinisme

In: *Romantisme*, 1979, n°23. Aspects d'une modernité. pp. 3-15.

Citer ce document / Cite this document :

Viallaneix Paul. Michelet, machines, machinisme. In: *Romantisme*, 1979, n°23. Aspects d'une modernité. pp. 3-15.

doi : 10.3406/roman.1979.5246

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1979_num_9_23_5246

Paul VIALLANEIX

Michelet, machines, machinisme

Si le romantisme est, en France, la mémoire de la Révolution, il y est aussi la mauvaise conscience de la société industrielle dont l'essor coïncide avec le sien. Au lendemain de la première catastrophe de chemin de fer, le poète de « La Maison du berger » ne crie pas dans le désert :

*Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle¹.*

Toute une réflexion critique entretient et conjure, pendant les dix années qui précèdent la révolution de février 1848, la grande peur de la Machine. Cependant, les enquêtes, statistiques, monographies, traités et projets ont beau se multiplier, le terme de machinisme conserve le plus souvent l'une de ses trois acceptions traditionnelles, les seules que Littré mentionne encore à la fin du Second Empire² :

1. Art du machiniste (au théâtre).
2. Théorie des animaux machines chez les cartésiens.
3. Abus des moyens d'effet qu'on nomme machines dans la littérature et les beaux-arts.

Dès 1839, il est vrai, le *Dictionnaire* de Boiste, réédité, propose une définition plus moderne : « Emploi des machines, généralisation de cet emploi en remplacement de la main-d'œuvre. » Mais il faut attendre une trentaine d'années pour qu'elle soit adoptée selon la bonne règle lexicologique, au vu d'exemples tirés de la littérature vivante. L'opération s'accomplit dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*³, auquel rien de ce qui fut romantique ne demeure étranger.

Pierre Leroux y invoque à bon endroit la seule autorité du *Peuple*. L'emploi délibérément nouveau que Michelet fait, en 1846, du terme de machinisme s'inscrit dans son double discours de professeur d'histoire et de morale au Collège de France. On ne le relève ni dans le *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers des manufactures de coton* (1840) du Dr Louis Villermé, ni dans *L'organisation du travail* (1840) de Louis Blanc, ni dans le traité : *Des classes laborieuses*

en France et en Angleterre (1840) d'Eugène Buret, ni dans les *Etudes sur l'Angleterre* (1842) de Léon Faucher, ni dans *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845) de Friedrich Engels.

C'est que la « généralisation de l'emploi des machines en remplacement de la main-d'œuvre » préoccupe Michelet encore plus que ses confrères. Il passe, en 1846, pour un historien « matérialiste ». Il a inclus dans son projet de « résurrection intégrale du passé » l'étude des techniques et du sort des travailleurs. Il vient de lui faire la part belle dans le tableau de l'Europe du xv^e siècle que contient le tome VI de *l'Histoire de France*. Louis Blanc l'a félicité d'avoir su évaluer l'enjeu que l'industrie prospère des villes flamandes et wallonnes représentait dans les conflits de l'époque. Mais Michelet porte au machinisme un intérêt plus personnel encore que professionnel. Son origine « industrielle », rappelée précisément dans *Le Peuple*⁴, le rapproche de tous les artisans dont la production ne se vend plus et qui doivent rallier les manufactures. Il conserve pieusement, comme une relique, la page de titre d'un opuscule de Fabre d'Olivet composé de ses mains. Il est fier de déclarer au lecteur du *Peuple* en même temps qu'à Quinet : « Moi aussi, mon ami, j'ai travaillé de mes mains. Le vrai nom de de l'homme moderne, celui du travailleur, je le mérite en plus d'un sens. Avant de faire des livres, j'en ai composé matériellement.⁵ »

Il n'échappe point à Michelet qu'il risque de perdre son identité en vivant, non pas des livres qu'il fabriquait, mais de ceux qu'il écrit. Pourtant, pas plus que son maître Jean-Jacques, il ne se croit devenu un véritable et méprisable « livrier »⁶. Il règle sa vie, il pratique l'écriture, il choisit sa philosophie de telle manière qu'elles continuent d'obéir à la loi sainte du travail. Il vit toujours en atelier. Il s'entoure d'apprentis, recrutés à l'Ecole Normale, et, chaque matin, leur distribue les tâches de la journée. Quand il se retrouve seul devant la page blanche, il compte sur l'effort plutôt que sur l'inspiration pour faire chanter ses phrases. Il expliquera, dans une lettre du 11 janvier 1857, à son gendre Alfred Dumesnil : « Je travaille plus que jamais. Peut-être, je le crains, avec un trop aveugle acharnement, et sans attendre les moments de l'inspiration. Voilà ce que c'est que d'avoir été ouvrier toute sa vie⁷. » Habitué à travailler toujours, mais à sa main, à son rythme, il prend pour patron le « lollard », ce « laborieux tisserand de Flandre » qui accompagnait de la voix le va-et-vient du métier. En lui-même, il sent monter un chant qui est un hymne à la gloire des libres citoyens de Bruges et d'Ypres : « En ces ouvriers mystiques, en ces doux rêveurs résidait un élément de trouble, vague et obscur encore, mais bien autrement dangereux que le bruyant orage communal qui éclatait à la surface ; des ateliers souterrains, des caves s'entendaient, pour qui eût su entendre, un sourd et lointain grondement des révolutions à venir⁸. »

La prophétie fictive de l'historien des lollards reproduit, en l'inscrivant dans un lieu et un temps précis, la grande vision de *l'Introduction à l'histoire universelle* : « Avec le monde a commencé une guerre qui doit finir avec le monde et pas avant, celle de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité. L'histoire n'est pas autre chose que le récit de cette interminable lutte⁹. » Mais

il apparaît mieux, à la lumière de l'*Histoire de France* que le travail est l'arme dont l'homme dispose pour mener le combat séculaire de l'esprit contre la matière¹⁰. Loin de Michelet, en effet, l'idée qu'un acte de désobéissance envers Dieu et que la rupture d'une primitive harmonie aient pu entraîner pour Adam l'obligation de gagner sa vie à la sueur de son front. Il accorde, au contraire, au travail une valeur absolue et inaliénable. Il a la religion, proprement moderne, du travail. Du dogme qu'il a posé dans l'*Introduction à l'histoire universelle*, il s'ingénie à tirer une théologie et une liturgie. C'est ainsi qu'il plaide contre Luther la cause des « œuvres »¹¹. Il oppose la justice, qui les compte et les récompense, à la grâce, qui les suspecte et les absout. Il considère que la Révolution de 1789 (encore une « œuvre », et quelle « œuvre » !) inaugure, par la volonté du peuple travailleur, le règne de l'Esprit. Dans la légende dorée de l'humanité en lutte qu'il oppose quelque trente ans après l'*Introduction à l'histoire universelle*, l'apôtre de l'énergie héroïque désigne les saints que l'« homme moderne » doit vénérer. La fable conserve le souvenir des plus anciens et de leurs « travaux ». Voici Prométhée, le voleur de feu, dont le larcin permit la trempe des outils de fer. Et voilà Hercule, le travailleur par excellence, le saint des saints :

« Ce qui a manqué le plus à Apollon, c'est le travail. A d'autres, il a laissé les labeurs, la sueur, la course aux pieds ailés d'Hermès, la lutte aux bras d'Hercule, les œuvres méprisées de la grande lutte contre la terre. Il lui laisse le meilleur peut-être, le dur travail, mon fils, le grand viatique de la vie, qui la maintient sereine et forte... Crois-moi, il faut la fatigue, le travail de toutes les heures. Moi, je le remercie. Il m'a servi, mené, mieux qu'un meilleur peut-être. Je mourrai riche d'œuvres, sinon de résultats, au moins de grandes volontés. Je les dépose aux pieds d'Hercule¹². »

Pendant toute sa carrière, Michelet répète donc à qui veut l'entendre que le travail accomplit le salut de l'individu, du peuple et de l'humanité. Mais ne cherche-t-il pas à conjurer ainsi un doute grandissant ? Un premier mouvement d'inquiétude l'agite, peu après la proclamation prométhéenne de 1831, quand il s'avise que le travail pourrait bien perdre, en se mécanisant, son pouvoir libérateur. Bien qu'il se trouve alors plongé dans l'histoire des origines de sa patrie, bien qu'il découvre avec un émerveillement dont témoigne le *Tableau de la France*, comment l'énergie patiente d'un peuple remodele la nature et la change en campagne, c'est-à-dire en œuvre d'art, il ouvre tout grands les yeux sur la révolution technique qui bouleverse le vieil Occident. En 1834, il met à profit les vacances d'été pour visiter l'Angleterre, dont les observateurs contemporains de la société industrielle, Buret, Faucher, Flora Tristan ou Engels, feront, après lui, le « quartier général de (leurs) recherches¹³ ». A la vue des mines, des hauts-fourneaux et des manufactures, il réagit en travailleur plutôt qu'en économiste ou en sociologue. Il n'interroge pas ses hôtes sur le financement de l'industrialisation ou sur le régime de la libre concurrence. Il n'enquête pas non plus, comme Faucher et Engels le feront, sur les conditions de vie du prolétariat. Il songe, avant tout, à la frustration que le producteur subit quand on le met au service d'une machine. A Londres, invité à la table de Talleyrand, il recueille avec empressement des témoignages rapportés par l'ambassadeur de Belgique : « Je

ne connais rien de plus éloquent que les paroles des ouvriers à M. Van de Veyer contre la machine à vapeur. C'est pour eux un être hostile, qu'ils ont en horreur. — Monsieur, lui disait-on, obtenez de cette horrible machine qu'elle s'arrête une heure par jour. Qu'on exige de moi seize, dix-sept heures de travail, mais au moins qu'elle me laisse une heure pour aller manger avec ma femme et mes enfants. Alors je redeviendrai un homme. Aujourd'hui je ne suis plus qu'une chose. » Et l'ancien apprenti imprimeur de commenter : « Ce n'est plus l'homme qui fait marcher la machine, c'est la machine qui fait marcher l'homme. Qu'on ne dise pas que le moteur réel est le fabricant. Lui-même n'est condamné à la rapidité de cette fabrication que par la concurrence des autres pays, par une force fatale qui augmente chaque jour. Ainsi la grande roue industrielle va toujours plus rapide, poussée par la science et le commerce, mais broyant les hommes sous elle. »

Solidaire des victimes, Michelet désigne sans ambage la « force fatale » qui les écrase. Il porte ainsi contre l'ordre social issu du machinisme une accusation radicale, alors qu'un Faucher ou un Villermé laissent espérer qu'une meilleure législation du travail parviendra à le réformer. Historien, il enregistre comme une aliénation de l'*homo faber* et comme une défaite de la liberté la disparition de quelques-uns des plus vieux métiers du monde. Pédagogue, il s'indigne que l'impatience de produire toujours davantage et plus vite entraîne, avec l'embauche de la main-d'œuvre infantine, la suppression de l'apprentissage et du délai nécessaire à toute éducation : « Les machines, explique-t-il, demandent adresse, vivacité, sûreté de l'œil. Elles emploient les enfants plus que les hommes, c'est-à-dire qu'elles fatiguent et détruisent les générations dans leur principe, qu'elles occupent au travail et au gain le temps dont l'homme aurait besoin pour se préparer à vivre, qu'elles appliquent à la production des choses ce qui devrait être employé à la production de l'homme, j'entends par ce dernier mot : l'éducation ¹⁵. » Avant de regagner Paris, le voyageur, se remémorant le spectacle des grands sites industriels de Leeds, Halifax, Manchester, Birmingham et Liverpool, prend une résolution : « Nous avons l'enquête des riches sur les pauvres. Les pauvres sont insolents, vicieux, etc. Il faut faire la réponse des pauvres ¹⁶. » Ces « pauvres », les pauvres modernes, ne redoutent plus, comme jadis au fond des campagnes, la famine ou la peste. Ils vivent leur servitude au pied des « tours de la féodalité nouvelle ». Ce sont des « misérables » ¹⁷.

Michelet s'imagine, en 1834, qu'il ne tardera pas à leur rendre justice. Il croit proche l'achèvement de l'*Histoire de France*, prolongée jusqu'au temps présent ¹⁸. Au cours des années qui suivent, il lui faut déchanter. Mais il n'oublie pas la « réponse des pauvres ». Plusieurs de ses voyages l'aident à la préparer. A Lyon, en mars 1839, il rencontre des canuts, découragés par l'échec de leur récente révolte. L'un d'eux le reçoit chez lui, dans l'atelier familial : comment affronter, avec quatre métiers, la concurrence de la fabrique ? Le sort des manufacturiers de Rive-de-Gier, privés de toute initiative, paraît plus sombre encore : « Cette force furieuse en apparence (si réglée en réalité), elle déplaît ; on y sent une fatalité, asservie par l'homme, mais non pas tellement asservie qu'elle puisse lui être hostile. Touchez une de ces

roues, la machine fera de l'homme un ruban de chair broyée¹⁹. » Nulle part, cependant, le travail ne se mécanise plus vite que dans les filatures. Michelet, à partir de 1842, en visite plusieurs, dans la région de Rouen, où sa fille s'établit. Le *Journal* du 27 août 1842 décrit un « fantastique atelier, de deux cents métiers et cent ouvriers », récemment construit à Saint-Sever. Quel scandale pour Michelet, homme d'élan, écrivain d'humeur, historien des mouvements populaires tels que les Croisades, qu'une activité tout entière programmée ! « Cette variété infinie de mouvements sous une action commune est une des plus saisissantes choses que j'aie jamais vues. Ce ne peut ni s'imaginer, ni se rêver. Aux deux bouts de ce mouvement, deux choses semblent immobiles, d'un côté l'horloge qui mesure lentement les longues heures du travail, de l'autre, dans un œil de bœuf, la figure bronzée du chauffeur ou de son aide, qui respirent hors de leurs machines par cet atelier bruyant²⁰. » L'enquête menée dans les villes industrielles se poursuit à Paris, auprès des économistes. Michelet est l'ami de Léon Faucher. Elu en 1838 à l'Académie des sciences morales et politiques, il y fait la connaissance de Villermé²¹. Il y écoute, en 1840²², une communication de Buret sur la « misère », qui sera reprise dans l'admirable opuscule : *Des classes laborieuses...* Il entre en relation avec Louis Blanc, qui ne s'opposera à lui que plus tard, à cause de l'*Histoire de la Révolution*. Mémoires, rapports et statistiques enrichissent son information. Il la complète en lisant des romans populaires, d'inspiration plus ou moins socialiste, tels que *Les Mystères de Paris* (1842).

Tout serait-il dit et bien dit ? Michelet ne se sent nullement dispensé d'intervenir dans le débat sur le machinisme. Les économistes le déçoivent. Il ne se contente ni de l'objectivité de Villermé, ni de la philanthropie du vieux Sismondi, dont le traité : *De la bienfaisance publique* paraît en 1839. Il reproche, d'autre part, à Eugène Sue d'avoir complaisamment dépeint les bas-fonds de la capitale. Attentif aux réalités de l'histoire, il se défie enfin du discours utopique d'un Cabet ou d'un Fourier, qui procèdent « par voie d'écart absolu²³ ». Il doit donc prendre la parole. L'enseignement qu'il assure depuis 1839 au Collège de France lui permet précisément d'exercer sa voix et de répéter son rôle de porte-parole des « pauvres ». La ferveur de la jeunesse des Ecoles, qui l'applaudit chaque jeudi, l'exemple de courage politique que Mickiewicz et Quinet, ses collègues, lui donnent métamorphosent en prophète le conservateur d'archives, l'érudit, le silencieux bénédictin. A l'occasion de la polémique qu'il engage, en 1843, contre le parti prêtre, une sainte colère l'illumine. Il considère le péril machiniste sous un nouveau jour. Il l'apparente, en effet, à la mécanisation des âmes conçue par Ignace de Loyola dans ses *Exercices spirituels* et accomplie par la Compagnie de Jésus. Si le machinisme (le mot est employé pour la première fois dans le *Cours* de 1843) aliène le travail manuel, il pervertit aussi, et depuis longtemps, la direction de conscience et l'éducation. « Admirable mécanique, ironise Michelet, où l'homme n'est plus qu'un ressort qu'on fait jouer à volonté. Seulement, ne demandez rien que ce qu'une machine peut produire ; une machine donne de l'action, mais nulle production vivante, à la grande différence de l'organisme animé, qui non seulement agit, mais produit

des organismes tout comme lui²⁴. » Tel est le véritable « mal du siècle », propagé par l'« esprit de mort », qui tient à l'homme moderne ce discours diabolique : « Si l'on savait combien la machine est supérieure à la vie, on ne voudrait plus vivre, et tout irait mieux. Cette fiévreuse circulation du sang, ce jeu variable de muscles et de fibres, avec combien d'avantages vous les remplacerez par ces belles machines de cuivre, qui font plaisir à voir, dans leur jeu si régulier de ressorts, de rouages et de pistons²⁵. » En composant la réplique de la vie, Michelet, qui croit possible la résurrection du passé, exerce pleinement son ministère, son « sacerdoce » d'historien : « Occupé jusqu'ici d'expliquer et d'analyser la vie, je devais naturellement mettre en face la fausse vie, qui la contrefait ; je devais placer en regard de l'organisme vivant le machinisme stérile²⁶. »

Mais il reste à faire parler les « pauvres » eux-mêmes, les victimes du machinisme industriel. Michelet, en janvier 1845, entreprend la rédaction du *Peuple*. Elle l'affronte à la difficulté de délivrer son langage d'écrivain de métier des machines de la rhétorique et de chanter comme un simple lollard. Au cours de l'automne, alors qu'il continue de lutter contre la tentation de tenir un discours trop fabriqué, il croit recevoir soudain le don du *nabi*, dont la parole ne fait plus qu'un avec « l'objet présent²⁷ ». Fort de cette assurance, il s'en prend aux « grands écrivains » de son temps, aux techniciens de la production littéraire qui, après avoir lancé sur le marché le roman-feuilleton, spéculent sur l'effet le plus facile en débitant de la laideur. La lettre à Quinet qui introduit son petit livre accuse, sans les nommer, Sue et Balzac, mais aussi le Hugo de la préface de *Cromwell* et de *Notre-Dame de Paris*. Elle suggère un curieux parallèle entre l'essor de la production industrielle et l'exploitation d'une certaine esthétique romantique :

« Les romantiques avaient cru que l'art était surtout dans le laid. Ceux-ci (les écrivains à succès, faussement populaires) ont cru que les effets de l'art les plus infaillibles étaient dans le laid moral. L'amour errant leur a semblé plus poétique que la famille, et le vol que le travail, et le bague que l'atelier. S'ils étaient descendus en eux-mêmes, par leurs souffrances personnelles, dans les profondes réalités de cette époque, ils auraient vu que [...] le travail, la plus humble vie du peuple ont d'eux-mêmes une poésie sainte. La sentir et la montrer, ce n'est point l'affaire du machiniste ; il y faut multiplier les accidents de théâtre. Seulement, il faut des yeux faits à cette douce lumière, des yeux pour voir dans l'obscur, dans le petit et dans l'humble, et le cœur aussi aide à voir dans ces recoins du foyer et ces ombres de Rembrandt²⁸. »

Les « ombres » envahissent le tableau de la France laborieuse que *Le Peuple* compose. Il semble qu'elles mangent toute la lumière, comme dans une toile de Rembrandt. La première partie du livre, au titre sévère : « Du servage et de la haine », dessine le réseau des nouvelles « servitudes » de l'homme industriel. Aucune classe ne conserve le privilège du travail qui libère. L'« ouvrier dépendant des machines » est la victime désignée du « Briarée aux cent bras²⁹ ». Mais ni le paysan qui rêve de le rejoindre, à l'abri du soleil, ni l'artisan que la concurrence de la manufacture prive d'ouvrage, ni le marchand qui doit flatter et mentir pour écouler une production surabondante, ni le fonctionnaire que le système bureaucratique emprisonne et cor-

rompt, ni même le fabricant, qui s'endette pour mécaniser son entreprise, qui vit dans la crainte de la faillite et qui finit par haïr ses ouvriers, considérés « comme des chiffres, des machines, mais moins dociles et régulières, dont le progrès de l'industrie permettra de se passer », n'échappent au « mal du siècle ». Pour la France, pour l'Europe commence, selon le mot de Buret, un autre Moyen Age.

Des causes de cette monstrueuse régression, qui défie le mythe du progrès, Michelet dresse un inventaire que l'on jugera incomplet si l'on sacrifie au rite de la comparaison. Il ne perçoit pas aussi bien que Louis Blanc l'anarchie de la production mécanisée ni que Buret l'importance de la division du travail, « cause directe de misère et d'abrutissement³⁰ ». Il craint de souligner, à la différence d'Engels, l'antagonisme entre la bourgeoisie et le prolétariat, parce qu'il n'imagine même pas qu'il puisse apporter à la crise une solution dialectique. Il n'étudie pas avec le sérieux de Marx le rôle du capital dans la vie de la nouvelle société industrielle. Mais que trouvera-t-on à reprendre dans sa présentation, directe et familière, du conflit, né de la peur et entretenu par elle, qui ne cesse d'opposer le patron à l'ouvrier ?

« C'est toujours la même histoire.. Le fabricant se croit lancé ; il pousse, il presse, il éreinte les hommes et les choses, les ouvriers et les machines... Ajoutez que ces coûteuses machines sont, tous les cinq ans à peu près, hors de service ou dépassées par quelque invention ; s'il y a eu quelque bénéfice, il sert à changer les machines. Le capitaliste prête au fabricant, comme à un homme qui part pour une navigation périlleuse. Quelle sûreté a-t-il ? Ce n'est pas sur la fabrique qu'on prête, c'est sur l'homme ; l'industriel a ce triste avantage de pouvoir être emprisonné... Il sait parfaitement qu'il a engagé sa personne... Donc il n'y a pas à marchander, il faut vendre ou mourir... Il revient de la ville d'argent, de Bâle à Mulhouse par exemple, de Rouen à Déville. Il crie et l'on s'étonne ; on ne sait pas que le juif vient de lui lever sur le corps une livre de chair. Sur qui va-t-il reprendre cela ? sur le consommateur ? Celui-ci est en garde. Le fabricant retombe sur l'ouvrier³¹. »

L'enchaînement de ces courtes scènes, souligné par des légendes ou par des questions qui prennent le lecteur à témoin, suffit, comme une suite de caricatures de Daumier, à figurer toute l'histoire de la « haine » qui empoisonne désormais le monde du travail.

Plus fidèle encore, s'il se peut, la mise en scène de la servitude que subit l'« ouvrier dépendant des machines ». Michelet apporte vraiment cette fois, la « réponse des pauvres ». Il l'adresse aux « gens sensibles » qui s'étonnent, en soulevant le rideau de leur fenêtre, au moment de la sortie de la manufacture, que le spectacle ne soit pas beau à voir³². Qu'ils descendent plutôt de leur confortable observatoire quand le travail bat son plein et qu'ils pénètrent dans l'établissement. La saccade de la machine contrarie, pendant de longues heures, le rythme de la vie humaine. Il faut, pour la comprendre, observer sur place cette métamorphose du travailleur en pantin que Chaplin mimera dans *Les temps modernes*. Michelet la décrit, l'analyse et la dénonce au nom de la victime :

« Toujours, toujours, toujours, c'est le mot invariable que tonne à votre oreille le roulement automatique dont tremblent les planchers. Jamais l'on ne s'y habitue. Au bout de vingt ans, comme au premier jour, l'ennui,

l'étourdissement sont les mêmes, et l'affadissement. Le cœur bat-il dans cette foule ? bien peu, son action est comme suspendue ; il semble, dans ces longues heures, qu'un autre cœur, commun à tous, ait pris la place, cœur métallique, indifférent, impitoyable, et que ce grand bruit assourdissant dans sa régularité n'en soit que le battement. Le travail solitaire du tisserand était bien moins pénible. Pourquoi ? c'est qu'il pouvait rêver. La machine ne comporte aucune rêverie, nulle distraction. Vous voudriez un moment ralentir le mouvement, sauf à le presser plus tard, vous ne le pourriez pas. L'infatigable chariot aux cent broches est à peine reposé qu'il revient à vous. Le tisserand tisse vite ou lentement selon qu'il respire lentement ou vite ; il agit comme il vit ; le métier se conforme à l'homme. Là, au contraire, il faut bien que l'homme se conforme au métier, que l'être de sang et de chair où la vie varie selon les heures, subisse l'invariabilité de cet être d'acier ³³. »

La violence appelle la violence. Après l'épreuve de l'asservissement, l'exutoire d'une liberté désordonnée. Le sexe seul, si ce n'est l'alcool, fait oublier la machine. Dans un monde que la technique tyrannise, il exerce un contre-pouvoir, comme la sorcellerie dans la théocratie médiévale.

« C'est justement, explique Michelet, parce que la manufacture est un monde de fer où l'homme ne sent partout que la dureté et le froid du métal, qu'il se rapproche d'autant plus de la femme dans ses moments de liberté. L'atelier mécanique, c'est le règne de la nécessité, de la fatalité... L'homme se sent là si peu homme que, s'il en sort, il doit chercher avidement la plus vive exaltation des facultés humaines, celle qui concentre le sentiment d'une immense liberté dans le court moment d'un beau rêve. Cette exaltation, c'est l'ivresse, surtout celle de l'amour. Malheureusement, l'ennui, la monotonie à laquelle ces captifs éprouvent le besoin d'échapper les rendent, dans ce que leur vie a de libre, incapables de fixité, amis du changement... Le remède est pire que le mal ; énervés par l'asservissement du travail, ils le sont encore plus l'abus de la liberté ³⁴. »

L'amour devenu impossible : Musset ne définit pas autrement le « mal du siècle ». Le machinisme l'aggrave de bien des manières. S'il déchaîne le rut au détriment de la tendresse, il décourage aussi l'amitié. Il assemble les individus, il est vrai, en plus grand nombre et pour un plus long temps que ne le faisait le travail artisanal. Mais il ne leur offre pas l'occasion de s'entraider, de s'apprécier et de chérir. Michelet, historien des « amitiés » ouvrières ³⁵, ne saurait lui pardonner cette carence :

« Les machines (je n'excepte pas les plus belles, industrielles, administratives) ont donné à l'homme, parmi tant d'avantages, une malheureuse facilité, celle d'unir les forces sans avoir besoin d'unir les cœurs, de coopérer sans aimer, d'agir et vivre ensemble sans se connaître ; la puissance morale d'association a perdu tout ce que gagnait la concentration mécanique. Isolément sauvage dans la coopération même, contact ingrat, sans volonté, sans chaleur, qu'on ne ressent qu'à la durée des frottements. Le résultat n'est pas l'indifférence, comme on croirait, mais l'antipathie et la haine, non pas la simple négation de la société, mais son contraire, la société travaillant activement à devenir insociable ³⁶. »

Dans la perspective optimiste ouverte par *l'Introduction à l'histoire universelle*, quel accident que cette victoire inattendue de la fatalité sur la liberté ! Elle y détone d'autant plus qu'elle consacre un dérèglement de la meilleure des œuvres humaines, le travail. Michelet, dans *Le Peuple*, cherche, sinon à étouffer, du moins à atténuer le scandale. Il réduit à « quatre cent mille âmes ou un peu plus ³⁷ », en contestant

le calcul des statisticiens, la masse de la « malheureuse population asservie aux machines ». Comme elle ne représente que « la quinzième partie de nos ouvriers », il observe qu'elle demeure « une exception ». Il se persuade aussi que le machinisme, en France, cessera un jour de s'étendre. « La machine doit-elle tout envahir ? La France deviendra-t-elle sous ce rapport une Angleterre ? A ces questions graves je réponds sans hésiter : Non. » Il escompte, en effet, que le « progrès du goût » finira par dévaluer les articles de série et que l'acheteur préférera les « produits variés, sans cesse, qui portent l'empreinte de la personnalité humaine ». Dans l'immédiat, il se plaît à dénombrer les avantages que le machinisme procure au peuple. Il se réjouit qu'au lendemain de la crise de surproduction traversée en 1842 par l'industrie textile, la chute du prix des cotonnades ait causé une « révolution peu remarquée, mais grande, révolution dans la propreté, embellissement subit dans le ménage pauvre : linge de corps, linge de lit, de table, de fenêtres : des classes entières en eurent, qui n'en avaient pas eu depuis l'origine du monde³⁸. » Il admire, plus généralement, que la machine, qui semble « une force toute aristocratique par la centralisation des capitaux qu'elle suppose », n'en devienne pas moins « un très puissant agent de progrès démocratique³⁹ ». C'est ainsi que l'indienne lance à l'ordre établi le défi de l'« égalité visible » en parant de couleurs vives, pour la première fois, le corps de la femme du peuple.

Mais la prise en considération des services qu'il lui arrive de rendre ne dispense pas le « Briarée aux mille bras ». Michelet développe jusqu'au bout son réquisitoire. Il conclut en même temps sa diatribe de 1843 contre « l'esprit de mort ». Non décidément, le machinisme n'est pas né d'hier. La toute-puissance que des techniques nouvelles lui assurent au siècle de la thermodynamique ne doit pas faire oublier l'héritage qu'il exploite. D'où le retour aux origines, mi-historique, mi-mythique, qui s'accomplit dans la « revue de la première partie » du *Peuple*. Il transporte le lecteur à l'époque de la Contre-Réforme. Dans la mémoire de l'Occident, après seize siècles de chrétienté, que reste-t-il de la Bonne Nouvelle ? Le message d'amour, à peine reconstitué par la Réforme, se trouve, en France, de nouveau étouffé. La raison classique, qui est aussi mécanicienne, règle le discours officiel, celui des philosophes, des savants et même des théologiens. La Sorbonne, dont Rabelais avait raillé les subtilités scolastiques, a encore de beaux jours devant elle. La monarchie réorganise son autorité et le Roi Soleil règnera bientôt sur la nation la plus centralisée d'Europe. Les temps modernes commencent et, avec eux, l'ère du machinisme. Michelet rappelle ce que fut, après l'ambition, la démission du siècle évangélique, le seizième, dont il se dira désormais le fils : « Le Moyen Age posa une formule d'amour, et il n'aboutit qu'à la haine. Il consacrerait l'inégalité, l'injustice, qui rendait l'amour impossible. La violente réaction de l'amour et de la nature [...] ne fonda point l'ordre nouveau, et parut un désordre. Le monde, pour qui l'ordre était un besoin, dit alors : Eh bien ! n'aimons pas, c'est assez d'une expérience de mille ans. Cherchons l'ordre et la force dans l'union des forces ; nous trouverons des machines qui les tiendront assemblées sans amour, qui encadreront,

serreront si bien les hommes, cloués, rivés, vissés, que, tout en se détestant, ils agiront ensemble ⁴⁰. » A ce modèle, à la fois épistémologique, technologique et social, de l'« union des forces » vont se conformer toutes les machines occidentales, de plus en plus nombreuses et efficaces. Machines militaires telles que les « armées à la Louvois ». Machines administratives, dont Colbert sera le premier fabricant. Machines politiques, destinées à « rendre nos actes sociaux uniformément automatiques ». Machines industrielles, qui « nous dispensent d'être artistes tous les jours ». Machines esthétiques, qui mécanisent « le monde ailé de la fantaisie ». Enfin, machine des machines, la « machine à pensée, engrenée dans la machine politique » et que l'on appellera « philosophie d'Etat ». Si, au XIX^e siècle, la machine ou, comme le disent les post-hégéliens, que Michelet ne connaît pas en 1846 (il lira plus tard ⁴¹ Feuerbach), le *Système* parvient à « normaliser » entièrement la pensée et la vie, ce sera, après la mort de Dieu, celle de l'homme.

Appliquer des remèdes à un mal aussi radical ? Michelet, sur le mode prophétique, le seul approprié, lui oppose des actes de foi. Il conserve sa confiance au peuple « misérable » des fabriques, parce qu'il demeure convaincu que « l'homme naît noble ⁴² » et que « l'instinct naturel ⁴³ » survit chez les « simples ». Il croit que l'école, devenue démocratique, fortifiera en l'éclairant « l'instinct social » et qu'elle mettra en œuvre, contre la « haine » que la société industrielle distille, l'« affranchissement par l'amour ». Il croit à l'autorité de l'« homme de génie », qui donne l'exemple d'une réconciliation de l'« instinct » et de l'intelligence que le machinisme a dévoyée. Il croit que la nation française, à qui le monde doit « l'évangile de l'égalité ⁴⁴ », contient toujours le modèle de la Cité harmonique, de l'Eglise future qui libèrera les travailleurs de « l'isolement sauvage ». Il croit enfin que l'histoire n'est jamais condamnée à se répéter, mais que, dans son déroulement qui semble inexorable, des mutations brusques se produisent, qui rendent sa chance à la liberté. Ne travaille-t-il pas déjà à *l'Histoire de la Révolution*, au récit d'une révélation qui peut, à tout moment, émanciper de nouveau la France ?

Par malheur, les années vont se succéder sans répondre à son attente. Serait-il seul à réciter le credo dont il a consigné les articles dans la seconde et la troisième parties du *Peuple* ? La République renaît une première fois, mais les journées de juin lui portent le coup de grâce, le coup de la « haine » : *Excitat illa dies aevo* ⁴⁵. Elle renaît une seconde fois, mais la répression de la Commune reporte dans un avenir lointain l'avènement de la « Grande Amitié ⁴⁶ ». Entre temps, sous l'œil de Napoléon le Petit, l'industrialisation de la France s'accélère. Les manufactures se multiplient plus vite que les écoles. Hercule vieillit pourtant sans jeter sa massue. Averti de sa fin prochaine, il entreprend le dernier de ses travaux, qui doit couronner tous les autres : *l'Histoire du XIX^e siècle*. Mais il ne cache pas sa désillusion, sinon son désespoir. Il reconnaît que le machinisme n'a cessé, tout au long du siècle, d'accumuler ses méfaits, dont le dernier pourrait bien être Sedan : « Je suis né en 98. C'est le temps où M. Watt, ayant fait depuis longtemps sa découverte, la mit en œuvre dans sa manu-

facture (Watt et Bolton), produisant sans mesure ses ouvriers de fer, de cuivre, par lesquels l'Angleterre eut bientôt la force de quatre cent millions d'hommes. Ce prodigieux monde anglais, né avec moi, a déjà décliné. Et ce siècle terrible, appliquant à la guerre son génie machiniste, a fait hier la victoire de la Prusse⁴⁷. » La liberté, qui tenait tête à la fatalité dans la fable héroïque de l'*Introduction à l'histoire universelle*, subit maintenant la loi de l'ordre : « Autant le dix-huitième siècle, à la mort de Louis XIV, s'avança légèrement sur l'aile de l'idée et de l'activité individuelle, autant notre siècle, par ses grandes machines (l'usine et la caserne) attelant les masses à l'aveugle, a progressé dans la fatalité⁴⁸. » Et que reste-t-il de l'espérance socialiste, présente dans *Le Banquet* ? L'admirateur de Babeuf et de Fourier se demande tout à coup si le socialisme ne serait pas, lui aussi, une « machine à pensée » ou un simple produit idéologique du machinisme du XIX^e siècle : « En général cette histoire fort matérielle (celle du siècle) pourrait se dire toute en trois mots : *Socialisme, Militarisme et Industrialisme*. Trois choses qui s'engendrent et s'entre-détruisent l'une l'autre⁴⁹. »

Peu s'en faut, dans la préface de l'*Histoire du XIX^e siècle*, que de la suite des aperçus fulgurants ne se dégage la vision d'un avenir internal, celui des camps de la mort et autres goulags, conçus d'après le modèle de l'usine, de la caserne, et... du cimetière. Mais la tristesse l'emporte sur la colère. Le vieux lutteur, s'avisant sans doute qu'il ne lui est plus permis de dénoncer le mal du machinisme sans suspecter l'innocence de l'inventeur de la machine, l'homme lui-même, voleur de feu et apprenti sorcier, se contente d'avouer (mais quel aveu !) que le péché du siècle fut la volonté de puissance, inséparable de la servitude volontaire, ou, comme il l'écrit, « l'aveugle, l'impatient besoin d'être fort, [...] d'obtenir des effets subits, de suivre les grands machinistes et les faux enchanteurs⁵⁰. »

(Université de Clermont.)

NOTES

1. A. de Vigny, *Les Destinées*, « La Maison du Berger », I, in *Œuvres complètes*, éd. P. Viallaneix, Paris, Le Seuil, coll. « L'Intégrale », p. 90.

2. Le *Dictionnaire de la langue française* de Littré paraît de 1863 à 1872.

3. Pierre Larousse publie son *Grand dictionnaire universel...* de 1866 à 1876.

4. *Le Peuple*, lettre-préface à E. Quinet, éd. P. Viallaneix, Flammarion, Nouvelle bibliothèque romantique, p. 57 : « Par vos origines militaires, par la mienne, industrielle, nous représentons nous-mêmes, autant que d'autres peut-être, les deux faces modernes du peuple, et son récent avènement. » L'épithète « industriel » est utilisé ici dans un sens classique. Michelet signifie qu'il appartient à une famille de travailleurs manuels, d'artisans.

5. *Ibid.*, p. 58.

6. J.-J. Rousseau, *Rousseau juge de Jean-Jacques*, « 2^e Dialogue », in *Œuvres complètes*, éd. B. Gagnebin - M. Raymond, La Pléiade, t. I, p. 840 : « J'ai fait des livres, il est vrai, mais jamais je ne fus un livrier. »

7. Lettre inédite, conservée dans le fonds Michelet de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

8. *Histoire de France*, t. V, l. XII, ch. 1, in *Œuvres complètes*, éd. P. Viallaneix, t. VI.

9. *Introduction à l'histoire universelle*, in *Œuvres complètes*, t. II, p. 229.

10. Dans l'*Introduction à l'histoire universelle*, p. 238, l'« industrie » apparaît déjà, au même titre que l'« examen », comme l'instrument de la libération des

hommes : « L'homme a rompu peu à peu avec le monde naturel de l'Asie, et s'est fait, par l'industrie, par l'examen, un monde qui relève de la liberté. »

11. Voir, à ce sujet, notre « Introduction » aux *Mémoires de Luther*, in *Œuvres complètes*, t. III, pp. 227-235, notre étude : « Michelet, la Réforme et les réformés », *Bulletin de la Société du protestantisme français*, année 1977, 2^e trimestre, pp. 204-217, et, surtout, la thèse d'Irène Tieder, *Michelet et Luther, histoire d'une rencontre*, Paris, Didier, 1976.

12. *Bible de l'humanité*, l. I, ch. 3, éd. originale, Paris, Chamerot, 1864, p. 221.

13. Eugène Buret, *Des classes laborieuses en France et en Angleterre*, Paris, Paulin, 1840, p. II.

14. *Journal*, éd. P. Viallaneix, N.R.F., t. I, p. 126 (9 août 1834).

15. *Ibid.*, p. 152 (26 août 1834).

16. *Ibid.*, p. 160 (3 septembre 1834).

17. Hugo commencera à écrire son roman : *Les Misères*, qui deviendra *Les Misérables*, pendant l'automne de 1845, c'est-à-dire au moment même où la rédaction du *Peuple* battra son plein.

18. Michelet, avant de quitter Edimbourg, écrit à Pauline, sa femme, le 22 août 1834 : « Je m'arrêterai davantage à Liverpool et Manchester, au centre du mouvement industriel de l'Angleterre. C'est là que je trouverai à qui parler sur toutes les grandes questions d'intérêt présent qui doivent se rencontrer dans mes derniers volumes. »

19. *Journal*, t. I, p. 300 (3 avril 1839).

20. *Ibid.*, p. 475.

21. Michelet assiste aux obsèques de Broussais, le 21 novembre 1839, aux côtés de Villermé. Il ne manque pas de se remémorer le *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabrique de coton, de laine et de soie* quand il fait halte à Lille, en juillet 1840, sur la route d'Ypres et de Bruges et qu'il y aperçoit, sans toutefois les visiter, « les bas et horribles quartiers » décrits par son confrère de l'Institut (*Journal* du 27 juillet 1840). Il relit le célèbre opuscule les 11 et 12 septembre 1845, pendant la rédaction du *Peuple*. Il consultera encore son « vénérable ami et confrère » en janvier 1859, avant de traiter, dans *La Femme*, le « triste sujet » de la condition des ouvrières.

22. Le 27 juin, à l'occasion d'un concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques sur la « misère », Buret a obtenu le prix, d'un montant de 5.000 F.

23. *Le Banquet*, III, première édition, Paris, Calmann-Lévy, 1879, p. 172 : « Sorti de la Révolution, le socialisme commençant ignore la Révolution. Il croit naître et surgir de lui-même, et il procède par voie d'écart absolu. »

24. *Des Jésuites*, première leçon : « Machinisme moderne. Du machinisme moral. 27 avril 1843 », éd. P. Viallaneix, Paris, J.-J. Pauvert, coll. « Libertés », p. 65. Dans ce pamphlet, publié sous les deux noms de Michelet et de Quinet, la série des six leçons données au Collège de France du 27 avril au 1^{er} juin 1843 constitue la part principale de la contribution de Michelet.

25. *Ibid.*, sixième leçon : « L'esprit de vie, l'esprit de mort ». p. 108.

26. *Ibid.*, introduction datée du 26 juin 1843, p. 59.

27. *Journal*, t. I, p. 390 (4 avril 1842).

28. *Le Peuple*, lettre-préface, p. 63.

29. Dans ses *Etudes sur l'Angleterre* (1842), t. I, p. 255, Léon Faucher évoque, à propos de la force de la machine, les « cent bras de Briarée ». Il précise que plus d'un historien de la révolution industrielle a utilisé avant lui la comparaison. Michelet la reprend dans *Le Peuple* (I, 2, p. 100). Il amplifie la monstruosité de la figure mythologique : « ... ces terribles Briarées de l'industrie qui, jour et nuit, poussés par la vapeur, travaillent de mille bras à la fois. »

30. E. Buret, *ouvr. cit.*, p. 152.

31. *Le Peuple*, I, 4, pp. 115-116.

32. *Ibid.*, I, 2, p. 98.

33. *Ibid.*, pp. 98-99.

34. *Ibid.*, p. 101.

35. *Histoire de France*, t. V, l. XII, ch. 1, déjà mentionné à propos des lollards. Dans *Le Peuple*, au début de la troisième partie : « De l'affranchissement par l'amour », Michelet propose à la France démoralisée par le machinisme l'exemple de l'« Amitié » d'autrefois : « C'est une grande gloire pour nos vieilles communes de France, d'avoir trouvé les premières le vrai nom de patrie. Dans leur simplicité pleine de sens et de profondeur, elles l'appelaient l'Amitié. » (p. 199.)

36. *Le Peuple, ouvr. cit.*, I, 8, p. 145.
37. *Ouvr. cit.*, I, 2, pp. 95-96. Même référence pour les courtes citations qui suivent. On lira avec intérêt la longue note 1 de la page 95.
38. *Ibid.*, p. 97.
39. *Ibid.*
40. *Ouvr. cit.*, I, 8, pp. 143-144. Même référence pour les brèves citations qui suivent.
41. En 1853. Voir *Journal*, depuis le 20 mars jusqu'au 4 juin de cette année-là, t. II, pp. 215-262.
42. *Le Peuple, ouvr. cit.*, II, 4, p. 169.
43. *Ouvr. cit.*, II, 5, p. 172.
44. *Ouvr. cit.*, III, 5, p. 223.
45. Michelet n'inscrit dans son *Journal*, à la date fatidique du 23 juin 1848, que cette formule latine.
46. « La patrie, c'est bien [...] la grande amitié qui contient toutes les autres. » (*Le Peuple, ouvr. cit.*, III, 1, p. 199).
47. *Histoire du XIX^e siècle*, t. I (réédition de Calmann-Lévy, 1876), p. IX.
48. *Ouvr. cit.*, *ibid.*
49. *Ouvr. cit.*, *ibid.*, p. X.
50. *Ibid.*, p. XII.